

## **Partir, c'est mourir... un peu**

Il faisait nuit noire dans la chambre d'Auguste Perruchin. Seule la lumière du lampadaire extérieur, qui éclairait le parking des visiteurs, filtrait à travers les lames du volet roulant et dessinait des confettis brillants sur la courtepointe en patchwork tricotée par sa fille. Cadeau de Noël, sans doute. Celui-ci ou le précédent, il ne se souvenait plus exactement. En revanche, la laine grattait, ça il en était sûr ! Il devait toujours tirer le drap très haut en rempart contre la couverture qui, nuit après nuit, renouvelait ses assauts urticants contre son menton. Malgré les apparences, Auguste ne dormait pas. Son grand corps massif et immobile occupait entièrement le lit étroit, tel un gisant de pierre. Mais ses yeux étaient bien ouverts. Cette chère insomnie s'invitait toujours dans son lit sur le coup des quatre heures du matin, pas besoin de regarder le réveil. Auguste en avait pris son parti et l'accueillait sans impatience, comme une bonne amie à qui il pouvait dérouler la pelote de ses vieux souvenirs, puisque de laine pour en tricoter de nouveaux, il n'en avait plus beaucoup.

Un grattement contre sa porte se fit entendre. Auguste dressa l'oreille, son instinct d'ancien policier en éveil. Non, il n'avait pas rêvé. Cette fois, c'étaient de petits coups frappés et une voix étouffée qui lui parvenaient depuis le couloir.

« Lieutenant ? Vous m'entendez ? C'est Gabin. Ouvrez-moi, j'ai du neuf ! »

Auguste grommela d'un ton bourru qu'il venait, s'assit avec la souplesse d'un chat rhumatisant sur le bord de son lit et enfila ses charentaises. Cadeau de sa fille. Elles grattaient aussi. Il glissa jusqu'à la porte et fit entrer son visiteur, non sans jeter un

regard suspicieux dans le couloir pour s'assurer que l'infirmier de garde n'avait pas surpris la manœuvre. Depuis l'irruption de ce satané virus et la déclaration d'un cluster dans la maison de retraite, tous les pensionnaires étaient consignés dans leur chambre, les visites étaient rigoureusement proscrites et les échanges avec le personnel réduits à leur plus simple expression. Mais le garde-chiourme devait ronfler à cette heure. Maurice Gabin, son voisin de la chambre d'en face, agitait devant lui un journal, les yeux brillants d'excitation malgré la cataracte.

« Lieutenant ! Tout est expliqué dans le journal, mais je n'ai pas pu lire l'article. Vous pouvez jeter un œil ? »

Auguste réprima un sourire satisfait et chassa ses lunettes avec une lenteur étudiée. Gabin savait y faire avec lui. Depuis qu'il avait appris le passé d'Auguste dans la police, il lui donnait toujours du « Lieutenant », lui rappelant ainsi des heures glorieuses à élucider les mystères et traquer les malfrats, plutôt qu'à faire des sudokus en attendant la soupe. Sans sel.

En première page du canard local s'étalait un gros titre :

*« Mystérieuse disparition dans la chambre mortuaire de la Maison des âges de Dorville.*

*Monsieur Hector Janson, résident de la maison de retraite, a disparu de la chambre mortuaire où il était... »*

Auguste avait commencé la lecture à haute voix, mais s'était rapidement tu et dévorait l'article pour lui tout seul. Gabin trépignait d'impatience et l'assailait de questions :

« Qu'est-ce que c'est que ces sornettes ! C'est ça qu'ils racontent dans le journal ? Le seul moyen pour y entrer, dans la salle d'attente du purgatoire, c'est de passer l'arme à gauche. Pourtant, vous m'avez bien dit que vous avez reçu hier un message de Janson sur votre téléphone, disant qu'il avait réussi à s'échapper et qu'il nous attendait dehors, si... si... » Gabin peinait à retrouver la formulation exacte.

– « si Sherlock Holmes et son fidèle Watson arrivent à trouver la combine », cita Perruchin, sur le ton goguenard qu'aurait sûrement pris Hector Janson s'il avait été en face d'eux. Pourtant, l'article affirme qu'il a disparu de la chambre mortuaire.

Maurice Gabin en resta comme deux ronds de flan.

– Mais comment s'y est-il pris pour entrer là-dedans ?, demanda-t-il au lieutenant.

– La question n'est pas de savoir comment il y est entré, répondit celui-ci, mais comment il en est sorti.

Auguste venait d'achever sa lecture et tout excité, se leva d'un bond... pour retomber aussitôt sur le lit, le palpitant en carafe. Gabin tira une petite flasque de sa poche et lui fit boire une bonne lampée de gnôle. Juste en face d'eux, une affiche rappelant les gestes barrière s'était décollée et pendait lamentablement sur le mur. Puis il aida Perruchin à s'allonger afin qu'il puisse reprendre son souffle.

– Du calme, Lieutenant ! N'allez pas nous faire une attaque, surtout maintenant que ce diable de Janson nous a lancé un défi.

– Tu as raison, Gabin. Il faut mobiliser les quelques neurones qui s'agitent encore sous notre crâne, si on ne veut pas rester moisir ici. On n'est quand même pas plus cons que ce blanc-bec ! Il n'y a pas à tortiller. Comme tu l'as dit toi-même, mon vieux Gabin, il n'y a qu'un moyen pour atterrir dans la chambre mortuaire : être mort.

– Alors c'est son fantôme qui vous a envoyé le sms ? suggéra Gabin. Auguste balaya la proposition fantaisiste d'un revers de main et assena :

– Je ne vois qu'une personne ici pour savoir comment il s'y est pris : Elle.

Gabin faillit s'étrangler d'émotion. « Elle ? Vous voulez dire...

– Oui, Elle. Edmée Lacourt.

– La belle Edmée, reprit Gabin d'un ton rêveur.

Ah, Edmée... Le fantôme de tous les résidents. Les paralytiques, les séniles, les durs d'oreille, les boiteux et même les aveugles, tous sans exception succombaient au charme de l'irrésistible octogénaire. Toujours vêtue d'une tunique brodée, coiffée d'un turban, elle envoûtait le petit monde de la maison de retraite de mille anecdotes tirées de son passé d'actrice. Et pour illustrer ses histoires, elle dessinait dans l'air des arabesques de son fume-cigarette, semant derrière elle un sillage de cardamome qui suffisait à faire rêver d'orient et d'aventure le cortège de ses soupirants. Hector, avec son look de vieux baroudeur, avait su séduire la star et tout le monde avait bien

remarqué qu'ils passaient de plus en plus de temps ensemble avant qu'ils ne soient tous reclus dans leurs chambres.

– Il faut en avoir le cœur net, lança le lieutenant d'un ton péremptoire. Nous devons l'interroger !

– Quoi ? Maintenant ? Vous venez tout de même de tutoyer l'infarctus.

– Ta liqueur de poire m'a remis d'aplomb. Et puis, ce n'est pas une petite palpitation qui va m'arrêter. »

Silencieusement, les deux comparses se glissèrent dans le couloir. Ils patinaient dans le noir sur leurs pantoufles avec moult précautions pour ne pas risquer d'attirer l'attention. La chambre d'Edmée se trouvait heureusement au même étage, juste après le local de service. Auguste avait déjà la main sur la poignée de la porte, lorsque Gabin, qui le suivait en rasant le mur, se prit les pieds dans un tuyau d'aspirateur qui dépassait de la porte du local entrouverte. L'aspirateur bascula, entraînant dans sa chute un seau en métal qui s'écrasa au sol. Le fracas se répercuta dans tout le couloir. Auguste, retrouvant ses réflexes de vingt ans, propulsa le maladroit, complètement tétanisé, dans le débarras. Ils en délogèrent le chat qui dormait paisiblement sur un stock de couvertures. Celui-ci s'enfuit dans le couloir en miaulant tout son ressentiment. Auguste eut tout juste le temps de refermer la porte sur eux. Au même moment, l'infirmier de garde jaillissait dans le couloir et vit le matou s'enfuir. Il grommela quelques injures à l'attention de « ce taré de chat » et regagna aussitôt ses pénates, pressé de retrouver les bras de Morphée.

– Je suis désolé, Lieutenant, souffla Gabin. Je n'y vois rien avec cette fichue cataracte.

– Oui, ben on en doit une belle au greffier, bougonna Auguste. Je promets de ne plus lui griller les moustaches avec mon briquet la prochaine fois que je le surprends à ronfler sur mon fauteuil dans la salle télé.

Gabin réprima un sourire en comprenant enfin le comportement psychotique du pauvre félin, mais il se figea en voyant la porte du local s'ouvrir. Une tête hérissée de bigoudis s'y glissa et chuchota sur un ton impatient :

– Bande d'empotés ! Vous avez failli tout faire capoter. Venez.

Ils suivirent docilement l'ombre froufroulante jusque dans la chambre d'à côté. Edmée s'installa dans un majestueux fauteuil en osier, vestige d'un remake d'Emmanuelle, et les invita à prendre place en tapotant le bord de son lit. Perruchin et Gabin s'y assirent du bout des fesses, hypnotisés par le déshabillé affriolant d'Edmée.

– Hector savait que vous rentreriez en contact avec moi et il m'a recommandé de tout vous dire. Laissez-moi donc vous raconter comment il a réussi à s'évader de ce mouiroir. Son fils est chercheur en biologie. Il a bien compris que son père n'allait pas pouvoir supporter bien longtemps l'état de claustration que l'on nous fait subir. Il lui a donc fait parvenir, planquées dans une boîte de chocolats de Noël, des pilules très spéciales...

Edmée s'interrompit pour savourer son effet. Les deux hommes étaient suspendus à ses lèvres. Même ce fieffé bavard de Gabin ne pipait mot. Elle fourragea dans son sac et en extirpa une petite boîte dont elle ôta le couvercle avec précaution. A l'intérieur se trouvaient trois pilules roses comme des dragées.

– Voilà, messieurs, notre ticket pour la grande évasion, reprit-elle d'un ton théâtral. Ces petites pilules que vous voyez là permettent de stopper momentanément les battements du cœur. En ce moment, avec le virus, les médecins sont tellement débordés qu'ils ne s'appesantissent pas et signent à la chaîne les avis de décès afin de pouvoir revenir se consacrer à ceux qui frémissent encore.

– Mais comment s'y est-il pris pour sortir de la chambre mortuaire ?

– Vous savez bien que toutes les issues vers l'extérieur sont bouclées, et qui sait pour combien de temps. Et du temps, on n'en a plus beaucoup. La chambre mortuaire communique directement avec la rue, pour faciliter le chargement des cercueils dans les corbillards. Une fois son décès constaté, le corps d'Hector a été placé dans la morgue pour la nuit. Dès qu'il a repris ses esprits, Hector n'a eu qu'à sortir par l'accès des véhicules. Un jeu d'enfant ! Il reste trois pilules, une pour chacun d'entre nous, conclut Edmée en déposant cérémonieusement une pastille dans leur paume, comme si elle leur délivrait l'hostie pascale.

Gabin la glissa dans sa poche en se tortillant, l'air bien embêté.

– Moi je ne peux pas partir. Je n'y vois rien.

– Oui, on a remarqué, commenta perfidement Auguste.

– On doit m'opérer de la cataracte la semaine prochaine.

– Et bien, vous l'utiliserez plus tard. De toute façon, il vaut mieux que l'on espace nos tentatives d'évasion, sinon cela finira par attirer l'attention. Quant à moi, j'attends un colis qui doit arriver lundi. C'est une nouvelle robe, avoua-t-elle en papillonnant des cils. Je ne peux tout de même pas sortir avec de vieilles nippes. Monsieur Perruchin, si vous le souhaitez, vous pouvez donc être le prochain à tenter l'aventure.

– Lieutenant, tout de même... Ces pilules qui arrêtent le cœur, dans votre état, ce n'est peut-être pas bien prudent.

– Vous pensez que c'est plus « prudent » de rester enfermés ici, pire que des prisonniers soumis à l'isolement ? l'interrompit Edmée. Si on ne part pas, ce sont les dernières bribes de notre raison qui s'envoleront.

Approuvant sans mot dire, Auguste referma la main sur la pastille et se leva. Il s'inclina devant Edmée, la gratifiant d'un délicieux baisemain, et sortit, Gabin sur ses talons. Cette fois, le retour s'effectua sans encombres et ils prirent congé rapidement pour ne pas laisser libre cours à l'émotion.

Auguste s'allongea sur son lit. Plongé dans ses pensées, il contemplait la petite pilule rose. Edmée avait raison, quel intérêt de rester ici dans ces conditions ? Auguste n'avait jamais été un lâche, il ne comptait pas commencer maintenant. Il déposa la pastille sous sa langue et ferma les yeux. D'une manière ou d'une autre, dans quelques heures, il serait loin.